

Frédéric Beigbeder

Une nouvelle Fêlure

Sur la couverture de ce petit livre, il y a une photographie en noir et blanc représentant trois garçons crâneurs, déguisés en adultes, qui portent des vestes, des cravates et fument des cigarettes en prenant un air méchant. Au dos est imprimée une phrase : « *Si c'est une maison, il en manque des parties.* » Ce bréviaire m'intrigue depuis que je l'ai reçu : c'est rare, un livre qui vous attire comme un aimant. J'ai l'impression de découvrir un grimoire sacré, comme autrefois le *Rose poussière* d'un autre Jean-Jacques (Schuhl).



Incipit : « *Par la fenêtre, on voit les palmes qui ondulent comme ondulent avec de longues pauses les ailes des oiseaux marins.* » Jack Kerouac meurt le 21 octobre 1969 à Saint Petersburg en Floride, « *entre boîtes de bière et téléviseur* ». Bonvin n'a pas choisi cette date au hasard : selon lui, c'est celle de la fin des illusions, du « *rêve cassé sec* ». Neal Cassady est mort quinze mois plus tôt, à l'âge

de 41 ans ; Malcolm Lowry douze ans avant, à 48 ans ; Dylan Thomas encore quatre ans en arrière, âgé de 39 ans, après une ultime cuite au White Horse. Ginsberg et Burroughs attendront 1997 pour tirer leur révérence. Je comprends pourquoi Simon Liberati admire cet hommage d'un Suisse à la Beat Generation : il a la même précision macabre, le même désespoir scintillant que son *Jayne Mansfield* 1967. Les années 60 ont aujourd'hui cinquante ans, et Bonvin en a dix de plus. Les « *excessifs inconditionnés* » semblent bien obsolètes en 2011. Cette bande de poètes toxiques a suffisamment été récupérée par Johnny Depp et Sean Penn, le rock, la pop, les clips, la publicité et Hollywood : leur révolte est devenue une industrie. Ah ! au fait, *On the road* sera un film de Walter Salles produit par Coppola l'année prochaine.

Il y a un demi-siècle, le mot « Freedom » n'était pas encore un titre de roman pour bobos. C'était un besoin physique : la liberté était une conquête. Certains étaient prêts à se sacrifier pour elle. « *Vite finir mais finir après des millions de miles et le soleil dans les yeux au travers du pare-brise sur l'asphalte noir.* » Et puis les années ont coulé sur New York, « *la ville où ce qui pouvait leur arriver de mieux touchait à sa fin* ». *Ballast* est un poème en prose, une ode en forme de capsule spatio-temporelle venue des sixties pour nous prévenir : attention, chers habitants du futur, n'oubliez pas notre rêve, même s'il était impossible ; n'oubliez pas qu'il faut espérer avant de mourir. *Ballast* est une nouvelle *Fêlure* – malheureusement c'est peut-être la nôtre.

Ballast, de Jean-Jacques Bonvin, Allia, 61 p., 6,10 €.

